



**THEO HAKOLA**  
**Sur le volcan**

roman traduit de l'américain par Tania Capron

*ACTES SUD*





## DU MÊME AUTEUR

*LA ROUTE DU SANG*, Le Serpent à plumes, 2001.

*LA VALSE DES AFFLUENTS*, Le Serpent à plumes, 2003.

*LE SANG DES ÂMES*, Éditions Intervalles, 2008.

*RAKIA*, Éditions Intervalles, 2011.

*IDAHO BABYLONE*, Actes Sud, 2016.

*NON ROMANESQUE*, Les Fondateurs de Briques, 2022.

“Lettres anglo-américaines”

Illustration de couverture : © Lili Wood

Titre original :  
*Next to the Volcano*  
© Theo Hakola

© ACTES SUD, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-16379-2

THEO HAKOLA

# Sur le volcan

roman traduit de l'américain  
par Tania Capron

*ACTES SUD*



# I

## AU-DESSOUS DU VOLCAN

Manuel-Marie Hérault. N'en croyait pas ses yeux. Sentit exploser son vieux cœur grisonnant en voyant surgir sur son téléphone, par SMS venu d'un numéro inconnu, ce premier mot en lettres majuscules : *MINETTE* ! Songea, non sans une vague honte, qu'il avait presque prié pour que quelque chose de ce genre advienne. Songea encore un peu et se souvint qu'il avait bel et bien commencé à prier pour que quelque chose de ce genre advienne ; résurgence de l'atavisme imprimé en son temps dans l'âme malléable du petit croyant en herbe, atavisme qui filtrait encore comme une incontenance spirituelle dans le cœur toujours vibrant de l'incroyant sur le retour. Avait jusqu'à l'âge de dix ans plus ou moins fait siennes les incantations magiques des papistes et ne pouvait parfois empêcher les réflexes religieux de reprendre le dessus quand il se trouvait confronté à quelque drame terrifiant : un ami malade bataillant contre la mort, ou le cerveau de son unique petite-fille aspiré par un ramassis de fascistes fondamentalistes tarés. Aurait donc pu se poser la question : n'était-ce pas précisément cet appel aux cieux, involontaire ou presque, qui lui valait ce résultat – ce miracle – tant espéré, puisque au moment où le besoin se faisait sentir, c'est lui que sa petite-fille se décidait à contacter ? Aurait pu mais ne le ferait pas, car Manuel-Marie Hérault, malgré les ravages du temps et les naufrages occasionnés par les excès, conservait un esprit tranchant et un cerveau en parfait ordre de marche, ça va très bien, merci.

Un doigt de raki au petit-déjeuner fait partie de ma routine et ne choque personne ici. Le deuxième doigt, c'est un peu le "petit

verre pour le dessert” de cette chanson de Johnny Cash que Lucy, ma seule et unique conquête canadienne, aimait tant, à cette différence que je remplace la boisson nationale américaine par la grecque. Et s’il vous plaît, un régime au raki est quand même plus convenable qu’une cuite continue à la bière et le bide qui va avec. Je fais attention. Je nage dans la mer Égée. Je ne suis et ne serai déformé par mes vices. Je ne suis et ne serai l’un de ces gros Américains, ni de près ni de loin. Non, monsieur. Je reste un Européen relativement bien proportionné, un homme qui jouit de la vie ici même où la civilisation européenne dévoila pour la première fois son visage avenant. Et donc...

C’est le raki d’ici, que j’ai toujours choisi, car le raki, raki, raki, c’est toujours le sel de ma vie.

Le troisième verre, c’était pour fêter la venue de Minette, la fêter et me donner la vaillance et la ruse requises, tandis que je m’emploie à l’arracher aux griffes de ce type ou de ces types qui ont, paraît-il, converti et perverti ma petite. Tout de même, il semblerait que lesdites griffes ne soient pas si solides que ça, et que cette perversion/conversion ne soit pas un tel succès, puisque ma petite m’a envoyé ce SMS, nom de Dieu ! La gamine m’appelle à la rescousse, nom de Dieu ! Et elle s’y prend de manière fort singulière :

MINETTE ! En route pour NISYROS depuis Athènes ! Arrivée demain mat 9h30. T’expliquerai, mais NE DIS RIEN À PERSONNE, NE RÉPONDS PAS. STP : on doit faire comme si on ne se connaissait pas. OK ? Gros bisous de ta Minette.

J’adore ma petite-fille. Je n’ai pas eu à beaucoup me soucier de l’éducation de son père étant donné que sa mère m’avait quitté avant même qu’il ait vu le jour et m’a tenu à distance le temps de le façonner à son image, un état de choses dont je me suis accommodé un peu trop aisément, j’en ai peur. Dissipé et égoïste que j’étais, et aussi...

Il s’avérait que la mère de mon fils n’était pas tout à fait la femme libre que j’avais cru – et qu’elle croyait être. De mon côté, je n’étais pas aussi attentionné, juste et honnête qu’elle avait cru – et que je croyais être. J’avais couché avec une autre quand elle



était enceinte, et même plusieurs fois. Côté sexe c'était moyen, mais moyen, c'est toujours mieux que rien du tout, et le but pour moi n'a jamais été le sexe en soi, mais bien l'intimité qui va avec. Mon Dieu, comme j'aime l'intimité qui va avec ! La chair nue qui en rencontre une autre ! Le problème, en l'occurrence, c'est que ma chair nue rencontrait celle d'une actrice, et pire encore, d'une actrice que mon amoureuse enceinte connaissait. Il s'avérait que la mère de mon fils jugeait nécessaire d'être la seule actrice avec qui je couchais. À ma décharge, elle ne m'avait fait cette révélation qu'après les faits. Elle m'avait dit que j'aurais dû le comprendre tout seul, mais que j'en étais incapable car j'étais un petit merdeux égocentrique. Ce qu'elle avait dit en vrai, c'est *shitty boy*, en anglais. C'était souvent à l'anglais qu'elle avait recours pour les injures les plus extrêmes et ça faisait partie des choses que je trouvais attendrissantes chez elle.

Il y avait beaucoup de choses attendrissantes chez Marine. *Marina* – eh oui, je prends volontiers des libertés avec les prénoms des femmes qui font pulser le sang dans mes veines – était un ravissement. *Marina Marina*. C'est uniquement de son fait si notre Arnaud est devenu un tel canon ; il a ses yeux en amande et ses boucles somptueuses, et il peut aussi la remercier pour ce teint parfait et ces traits symétriques. Bon sang, ce petit salopard a même hérité de ses cils ! Combien de journalistes ont émis le soupçon qu'ils étaient "arrangés" pour la caméra ? Non, monsieur, ces cils de rêve lui attiraient déjà des ohhh et des ahhh quand il était encore tout petit.

En revanche, j'ai bien peur que mon fils ait également hérité du cerveau de sa mère. Je ne dis pas que Marine était sotté, loin de là, mais elle n'était quand même pas moi. Et moi, il se trouve que j'ai été gratifié d'une machine à penser relativement performante, dont je n'ai jamais cessé de me servir. Quand je regarde Arnaud, je continue à chercher un petit quelque chose de moi en lui, sans jamais rien trouver. Avec le recul, je me dis que j'aurais dû demander un test de paternité à l'époque, et peut-être devrais-je le faire aujourd'hui. Non que cela changerait grand-chose, excepté, éventuellement, la part de sa fortune qui me reviendrait si un truc atroce lui arrivait, comme ce fut le cas pour sa mère – le cancer l'emporta alors qu'elle se relevait

tout juste du choc qu'elle avait eu de se retrouver grand-mère à l'âge de quarante-cinq ans – mais ce serait sympa de savoir. Il se peut que j'y attache trop d'importance, mais ce doute rampant est devenu constitutif de ce que je suis... ou pas : *être ou ne pas être le père de la star de ciné...*

Bref... Je n'ai pas fait grand-chose pour son éducation, mais d'un autre côté, je l'ai aidé à entrer au Conservatoire national, et avant même qu'il ait terminé le "Cons", je lui ai graissé les rails jusqu'à son premier rôle d'importance, "l'Homme qui éternue", dans ma pièce, *Les Acariens*. D'après moi, toutes mes pièces sont des comédies, mais c'est probablement la seule qui aurait pu être officiellement cataloguée comme telle, et pourtant son humour est tombé à plat. Personne ne l'a comprise, pas même le metteur en scène de première division, et malgré tout c'est cette production de première division qui a fait connaître au monde mon fiston, et la suite appartient à l'histoire, l'histoire tapageuse des stars du cinéma. Le fiston s'est hissé au rang de poule aux œufs d'or, reste que ce qu'il a fait de mieux, c'est de m'avoir pondu ma Minette. Est-ce que je me retrouve en elle ? Oui et non. Est-ce qu'elle confirme ou réfute ma théorie ? Oui et non. Quand elle était petite, je notais assurément chez elle un piquant et une imagination que j'avais rarement observés chez son père, mais... Qui sait ? Pas le vieil écrivain fini que je suis.

Ma petite-fille s'appelle Barbara, mais je n'ai jamais trouvé que ce prénom convenait à une petite fille... OK, je reconnais, j'ai un problème avec les prénoms, mais j'ai toujours aimé cette gosse, peu importe comment elle s'appelle, et je pense que c'est en partie dû au fait que je me suis occupé d'elle tout bébé, ce que je n'ai jamais fait avec le bébé supposé être le mien. J'ai changé ses couches. J'ai tenu sa petite tête enfiévrée contre la mienne – ces joues rouges baignées de larmes et le *Weltschmerz*, toute la douleur du monde dans ces yeux bleus, qui me brisaient le cœur – quand elle contractait une de ces nombreuses maladies éphémères qui touchent les petits enfants. Avant son père je l'ai vue faire ses premiers pas et j'ai accompagné, jour après jour, ses avancées hilarantes dans l'acquisition du langage. Je n'ai pas eu de mal à quitter la France, seulement à quitter ma Minette. Et

aussi sa mère. Anne. *Annette*... Dur. Je n'imaginai pas que ce serait si dur avant de le faire.

Ma petite-fille m'a manqué comme personne ne m'a jamais manqué, et sans doute bien plus que je lui ai manqué, moi. Les gens, sa mère comprise, s'émerveillaient toujours que je sois un si bon grand-père, la patience, par exemple, avec laquelle je me pliais à prendre avec elle des thés imaginaires ou à faire des puzzles bêtes pour les tout-petits. Ce que les gens ne comprenaient pas, c'est que je les adorais, tous ces instants bêtes, les thés, les puzzles. En bon égoïste, je faisais ça pour moi. C'est ainsi. J'adorais ma petite-fille.

J'ai tant adoré ma petite-fille. J'ai toujours conservé la pancarte en lettres rouges et noires qu'on a fabriquée ensemble il y a dix ans...

A VERY NICE ROOM  
IN A VERY NICE HOUSE  
WITH A VERY NICE VIEW  
30 € THE NIGHT

... C'est ma Minette qui avait insisté pour la répétition de *very*, non pas, m'avait-elle expliqué, pour des raisons publicitaires, mais parce que c'était tout simplement vrai. Je n'ai pas utilisé cette pancarte aussi souvent que j'aurais pu depuis, mais les royalties de mes œuvres s'étant réduites d'un flux continu réjouissant à un compte-gouttes assez préoccupant, il m'arrive de descendre avec cet appât accueillir les ferries en provenance de l'île voisine, Kos, ou de la lointaine Athènes afin d'hameçonner des locataires de passage. En été, les poissons, des jeunes au budget serré pour la plupart, mordent presque toujours – une fois, j'avais même réussi à ferrer une amante hollandaise pour une semaine comme ça –, mais je n'ai jamais tenté le coup si loin de la saison touristique. Aujourd'hui, c'est autre chose. La pancarte attend à mes pieds tandis que je regarde les aiguilles de l'horloge se traîner d'un chiffre au suivant comme des limaces... C'est presque l'heure, il me reste juste le temps d'un tout petit verre de raki supplémentaire avant d'aller à la rencontre de ma Minette et du connard avec qui, paraît-il, elle s'est embarquée.

D'accord, alcoolisation matinale, je suis parfaitement conscient de l'image que ça donne. Plutôt que Johnny Cash, avec sa chanson imbibée de bibine, je suis le consul de Malcolm Lowry qui attendrait non pas Yvonne mais sa petite-fille, un homme solitaire, soucieux du chemin qu'empruntent ses réflexions et de leur devenir – toujours au secret dans sa tête ou bel et bien échappées par sa bouche ? –, avec du raki pour mescal et une île du Dodécanèse pour Cuernavaca, mais assurément *au-dessous du volcan*, bordel, et donc le parallèle tient la route, si ce n'est que... Non. Aucune ambiguïté au sujet de ma petite-fille, pas une once de romance ou quoi que ce soit d'inapproprié – berk, comme elle dirait –, on est en famille !

Non, la romance, si l'on peut dire, c'est... c'était avec sa mère. Aussi improbable que cela puisse paraître, la malheureuse pensa tomber amoureuse de moi il y a dix ans. Et plus elle était amoureuse de moi, plus j'étais amoureux d'elle. Voilà ce que je fais, je tombe amoureux des femmes qui m'aiment. C'est toujours un miracle, une femme qui m'aime, pourquoi résister à un miracle ? J'étais le seul homme depuis des années à avoir la chance de l'approcher, et dans une conjonction aussi magique, pourquoi l'amour ne pointerait-il pas son museau ? Et pourquoi pas pour un vieux machin bougon ? Cela dit, j'étais sérieusement ébranlé moi-même, Anne n'a jamais su à quel point. Anne m'a pris, mais elle n'a pas pu nous faire fonctionner. Au contraire, elle est tombée amoureuse, puis tombée de plus en plus bas, tombée jusqu'à toucher le sol et se réveiller en panique : "Mon Dieu, qu'est-ce que je suis en train de faire ?" ou un truc du genre. Et j'ai regardé, la mort dans l'âme, glisser de nos mains lâches ce qui aurait pu être, l'ai regardée, à distance, nous administrer cet impardonnable coup de grâce, tuer ce que nous avions fait naître.

Anne a commis un crime contre nature.

Et moi, je l'ai haïe, haïe parce que je l'aimais. Mais j'en ai fini de haïr et suis reconnaissant, ô combien, qu'il lui soit de nouveau possible de me parler. Je me demande même s'il se peut qu'elle éprouve encore quelque chose pour moi, et bien que je sache qu'elle ne verra jamais pour nous rien que de l'impossible, sa présence lointaine dans ma vie continue à me chauffer

le cœur, car *impossible n'est pas français*... Or je suis français. Et la vérité, c'est que j'ai recommencé à rêver de la faire mienne.

Oui, je sais...

À regarder cette saga de près, on pourrait se dire que ma petite-fille se sert de moi, qu'elle va juste me demander de l'aide pour leur permettre de traverser ce dernier bout de mer qui mène en Turquie. Je ne le crois pas. Du plus profond de mon âme, je ne crois pas qu'elle ferait une telle chose.

Hmmm, je sais...

Un observateur extérieur pourrait m'objecter ce simple fait : je n'aurais jamais pensé non plus que ma petite-fille aurait l'esprit assez fragile pour écouter ce baratin islamiste et tout laisser tomber pour ces malades. Tu marques un point, observateur extérieur ! C'est vrai, c'est exactement ce qu'elle semble avoir fait, mais moi, je vois dans son SMS un appel au secours, la véritable Minette qui fait craquer la gangue de sa prison et redevient maîtresse de sa vie. Et si tel est le cas, il va falloir faire preuve d'une grande subtilité.

Donc... Un dernier trait de raki, qui insufflera à mon âme l'étincelle et l'agilité nécessaires pour affronter le défi qui s'annonce. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle ce truc le lait du lion, ici. *Andiamo* ! Il est temps de rugir. Le destin m'appelle. C'est parti.

Merde de merde, sauvez-moi de moi-même ! Sauvez-moi de ce cauchemar devenu réalité ! Comment j'ai pu faire ça ? J'ai oublié l'horloge, le ferry doit déjà être là, faut que je me lève de cette chaise et que je coure au port !

Je n'ai pas envie de me lever de cette chaise. J'aime beaucoup cette chaise, je n'ai aucune envie de la quitter, mais... je baisse les yeux sur la pancarte que nous avons fabriquée ensemble, elle et moi, je ris pour la énième fois, tout haut, en me remémorant comment elle insistait sur l'importance de dire la vérité. Sa voix – une chose si petite –, sa silhouette arborescente, inachevée, son regard confiant... Sa confiance n'allait pas seulement à sa mère et à moi, non, ma petite pousse avait foi dans le monde entier pour faire ce qui était juste, et quand il osait y manquer, Seigneur, son indignation était sans limite. Sans rire, elle est un

copeau échappé du vieux billot que je suis. Et sans rire, je vais trouver la force de me lever, maintenant. Et d'y aller...

Je me lève et j'y vais.

Il fait un peu frais dehors, mais jamais vraiment froid, ici. Et quand vous vous êtes enfilé trois ou quatre (ou cinq, ou six) petits verres de la boisson nationale, vous ne vous souciez pas vraiment de la température ni de boutonner votre veste, tandis que vous quittez le Liotridia – un café-restaurant qui reste ouvert hors saison avec le personnel le plus adorable et la pire bande-son de toutes les tavernes du monde – et vous dirigez vers la mer, avant de couper par le monument de marbre blanc qui déroule la longue liste des fils sacrifiés par l'île à la mère patrie au cours de la Première et de la Deuxième Guerre – mère patrie à qui Nisyros, comme tant d'autres joyaux irréductibles du Dodécanèse, ne fut rattachée qu'en 1948, après sept cent cinquante ans de domination étrangère – et de suivre la route qui longe la côte jusqu'au port, cette côte qui résiste encore et toujours aux assauts incessants des vagues venant s'immoler sur ses rocs. Parfois, quand cela se prolonge, jour après jour après jour, je dois admettre que le vent nous use, et le mot est faible, mais je reste convaincu qu'il y a quelque chose de salutaire dans la façon dont il vous défie et vous fait vous sentir tout petit devant l'implacable rouleau compresseur de Dame Nature. En tout cas, c'est l'effet qu'il produisait sur moi au début ; on a eu des jours où ce vent m'empêchait de sortir de la maison, mais même dans le havre de la Villa Volcano, le sifflement intrusif avait raison de moi. Comme si les dieux anciens étaient toujours là à tirer et pousser, à vouloir, à ordonner, et puis... C'était fait. Terminé. J'adorais quand c'était terminé. Merci, disais-je. Vous avez dit ce que vous aviez à dire. C'est bon, on a compris. On sait. Vous êtes grands. Maintenant laissez-nous en paix... Mais ça, c'était avant, j'ai dépassé cela, le vent ne m'intimide plus. Qu'il vienne ou s'en aille, il n'est plus rien pour moi qu'un sujet de bavardage, comme pour tout le monde ici.

Plus que quelques centaines de mètres jusqu'au port, mais... Oh non ! Déjà des véhicules viennent à ma rencontre, sortent du ferry, des voitures et des hybrides à trois roues, des camionnettes comprimées pour effectuer les livraisons dans le labyrinthe

moyenâgeux des ruelles de la ville. Des piétons également... Et une fois encore, je me répète : Comment ai-je pu faire ça ? Je me déteste. J'accélère. S'ils sont là, ils vont venir vers moi, n'est-ce pas ? Ils n'ont pas pu déjà me dépasser, ni partir dans une autre direction que le centre-ville... N'est-ce pas ? Je ne vais pas les rater, quand même ? Si ? Je me déteste vraiment pour de bon. Quelques scooters me frôlent – des amis ou de la famille venus chercher des amis ou de la famille –, leurs bips secouent mes os, ils me saluent d'un signe de tête. Un étranger aux allures de touriste, de toute évidence fraîchement débarqué, s'avance vers moi. Merde... Et voici un natif de Nisyros, Giorgos, un architecte charmant, l'un des seuls indigènes à savoir que quelque part dans ce monde je suis quelqu'un, pour avoir vu un jour une de mes pièces à Athènes où il vit la moitié du temps. Il sourit et me gratifie d'une petite tape dans le dos, il semble être pressé, de manière très peu hellénique. Merde de merde, moi aussi, je suis pressé.

Je suis débile ou quoi ? Alors que tant de choses en dépendent, comment est-ce que j'ai pu... C'est pour ça que j'ai dû m'éloigner de la civilisation urbaine, finalement – je n'étais pas fait pour une vie organisée. Et à présent, comme dans mes pires cauchemars récurrents de comédien où je me retrouve dans une situation impossible qui aurait pu être évitée avec juste un minimum d'anticipation, je... Ah, un couple ! Un couple sans bagages, mais qui semble venir tout de même de... La pancarte ! Lève la pancarte, imbécile, et efforce-toi de marcher droit, ou bien tu vas faire fuir le... Je continue d'avancer et eux aussi. C'est... Oui, eux ! J'ai des suées glacées, mes mains tremblent, mon cœur tambourine, j'ai envie de crier : Ma Minette ! *"Hello !"* je dis à la place, en anglais, en agitant ma pancarte. *"Vous cherchez une maison pour rester ici ? J'ai très jolie maison pour rester !"*

C'est elle. C'est elle ! Ces yeux, les yeux de ma petite qui me regardent avec une telle confusion et... de la peur. Elle me reconnaît ? J'ai la pancarte. Bien sûr qu'elle me reconnaît – je n'ai pas tellement changé, si ? J'ai gardé la moitié de mes cheveux. Je suis toujours moi, mais je prends conscience que, peut-être, elle ne sait pas ce qu'elle veut en ce moment précis, que c'est à moi

de lui faire comprendre d'une manière ou d'une autre ce qu'elle veut, de lui faire *vouloir ce qu'il faut*. À deux minutes d'ici, dans un petit bout ravissant, tout blanc, d'architecture fasciste remontant à l'occupation italienne, se trouve la police du port. Devrais-je commencer par là ? Aller à la police du port, tout simplement, et en finir, faire arrêter et extraditer les terroristes en puissance ? Bien sûr que c'est ce qu'il faudrait faire, mais peut-être que ce connard qui est avec elle a quelques atouts dans sa manche, sans parler d'une arme. Peut-être qu'il a quelques connards de copains prêts à lui venir en aide. Et peut-être que ma Minette, qui m'a contacté pour une bonne raison, a besoin d'autre chose de ma part que d'une dénonciation, pour le moment. Elle a demandé expressément que je ne dise rien à personne.

Très bien. Je jouerai selon ses règles. Pour le moment.

Il n'a pas franchement l'air d'un type prénommé Khaled, il pourrait être grec. Et pas l'air non plus d'un tombeur. Un peu... costaud, un peu cube. Est-ce ma vanité idiote qui fait que je voudrais voir ma petite au bras d'un soupirant superbe ? Possible, et il n'y a pas de quoi s'en vanter, mais voilà : je trouve que ma ravissante petite-fille mérite un garçon ravissant, quoique présentement, pour ce qui est de ma petite-fille, elle a... une drôle de touche. Tous deux sont coiffés de ces ridicules casquettes de base-ball américaines, des épis blonds s'échappent de celle de ma Minette. Sa mère n'a jamais cessé de m'envoyer des photos d'elle, mais je ne me l'étais jamais vraiment figurée comme une femme adulte qui a à peine besoin de lever la tête pour croiser mon regard, et cela fait bizarre. Je suis intimidé, presque gêné... Ce n'est pas plus mal pour faire mine de ne pas la connaître.

“Je crois hiver, hôtels tous fermés, je dis, toujours en anglais. Mais pardon, vous avez des amis pour prêter la maison, oui ?” Je peux le faire. Je le fais ! Je durcis mes *r* pour les rendre aussi peu français que possible – je sais faire ça car l'espagnol est ma deuxième langue. Le jeune homme croira que je suis grec. Oups, je n'aurais pas dû mettre mon béret...

“Il y a un hôtel ouvert, et nous irons là, répond-il, visiblement impatient de se débarrasser de moi.

— Ça m'étonne, mais cette île étonne beaucoup toujours. Comment c'est écrit dans le papier, j'ai une très jolie chambre



pour vous, dans une très jolie maison, avec une très jolie vue, un prix très bas, avec une chatte très jolie aussi. Son nom c'est Hop Hop Hop." Oui, un éclair de compréhension dans l'expression de ma petite, un éclair teinté d'inquiétude à se demander où son grand-père veut en venir. "Hop Hop Hop c'est une vieille chose sympathique, c'est elle la maîtresse du château pour la vérité, mais je sais qu'elle est heureuse de vous bienvenue. Nous ne recevons pas beaucoup du monde, surtout cette période de l'année. Hop Hop Hop vraiment préfère l'été." Je parle trop. Je sais que je parle trop, mais j'ai besoin de l'entendre me répondre.

"Je vous ai dit qu'on a réservé à l'hôtel, dit le jeune homme.

— D'accord. Lequel ?

— S'il vous plaît, ça ne vous..." Il secoue la tête pour dire non, puis oui, et il se remet à marcher, alors que ma petite reste où elle est... ce qui contraint l'autre à freiner au bout de cinq pas. "Qu'est-ce que tu fais ?" demande-t-il à ma petite. En français.

"Oh ! Vous êtes français !" je m'écrie dans un français soigneusement tartiné de l'accent espagnol de ma mère. Il ne faut pas que je sois français. Si je suis français, il supposera que j'ai vu les gros titres à leur sujet car ils sont dans tous les médias en France, mais qui dit qu'ils ne sont pas déjà aussi aux infos en Grèce ? "J'ai passé trois ans à Paris." Je me concentre, attentif à articuler d'une voix claire. Je m'aperçois que j'ai dû avoir la voix pâteuse en anglais. "Mon cousin a un restaurant là-bas !

— Nous sommes belges, dit le jeune homme.

— Tiens, intéressant.

— Pourquoi, *intéressant* ?

— Parce qu'on ne voit presque jamais de Belges ici. Il y a quelques Français dans une autre petite ville, Nikea, mais ici la plupart des touristes sont grecs, en fait, beaucoup d'Américains grecs, des familles qui ont quitté l'île pour aller chercher fortune à New York après le grand tremblement de terre. En général, les visiteurs étrangers n'aiment pas faire le voyage jusqu'ici, c'est trop long. C'est drôle de vous voir là tous les deux si loin de l'été, d'ailleurs. Je veux dire, le vent et la pluie ne sont pas très sympathiques.

— C'est bon, dit le jeune homme en avançant de deux pas.

— Je veux voir la chambre, dit ma petite-fille.

— Elle parle ! Et en français ! je crie. Je commençais à me demander si votre petite copine était muette.

— Ce n'est pas ma..." Il s'interrompt, change de tactique. "Marie-Catherine, on y va s'il te plaît."

Je ne voulais pas, vraiment, je n'ai pas voulu ça, mais c'est plus fort que moi : j'éclate de rire en entendant ces deux mots. "Marie-Catherine !" je crie, tout en me disant qu'il faut vraiment que j'arrête de crier. Le type me fixe pour me dire avec les yeux ce qu'il ne peut pas me dire avec la bouche : *ta gueule et fiche-nous la paix, espèce de vieux barjo.*

"Je m'appelle Yanis, je dis. Très heureux de vous rencontrer, Marie-Catherine et..." Je me penche et je tends la main au jeune homme qui l'ignore et avance encore d'un pas, tandis que ma petite reste clouée sur place, et soudain, je regrette de ne pas avoir un flingue dans la poche pour abattre ce pourri. "D'accord, monsieur ne veut pas me serrer la main mais peut-être que mademoiselle voudra." Et Marie-Catherine s'exécute, tout en soutenant mon regard pour de vrai avec ses belles grandes billes. Enfin. "Parfait, je poursuis en gardant sa main dans la mienne, vous venez voir la chambre, et si ça ne vous plaît pas, c'est la vie. Oh, j'ai oublié de vous dire, il y a une salle de bains qui va avec la chambre." Je ne suis pas sûr que ma petite-fille soit au courant des dernières rénovations de la Villa Volcano. "Et la vue depuis ma maison, vous n'en croirez pas vos yeux. Sur la gauche au-dessus, on a les restes d'un château du temps des croisades." J'ai les yeux rivés sur le jeune homme qui, lui, a les yeux rivés sur ma petite, des yeux comme des entraves. "Et juste au-dessous vous avez la mer, et à quelques minutes l'une des plages volcaniques les plus extraordinaires que vous verrez jamais... Mais je présume que vous savez déjà tout ça, puisque vous avez choisi de venir ici.

— Non merci, monsieur, dit le jeune homme, fixant toujours ma petite-fille comme s'il tentait de la faire bouger par un pouvoir de télékinésie. Et lâchez-la, gronde-t-il.

— Oh, excusez-moi", je dis en laissant tomber sa main. Bien sûr. Cette main dans la mienne, c'était *haram*. "Je crois que je perds un peu la tête, j'avais oublié que..." Et je voudrais reprendre la main de ma petite.

Le jeune homme se remet à marcher. Mais à peine a-t-il fait trois pas que ma petite décide de parler à nouveau. “Non, dit-elle d’une voix qui est tout juste un murmure. Je ne sais pas si j’ai très envie d’aller à l’hôtel.”

Il sait qu’elle a parlé, il voit qu’elle n’a pas bougé, mais il semble ne pas avoir entendu ce qu’elle a dit, par-dessus le bruit des vagues qui malmènent le rivage. “Qu’est-ce que... Tu viens ?” Je n’aime pas penser qu’elle est en train de le rendre furieux.

“Je ne sais pas si j’ai très envie d’aller à l’hôtel, répète-t-elle plus fort. Je voudrais voir la chambre, d’abord, au moins la voir. S’il te plaît, Philippe, ça ne prendra pas longtemps.”

Et maintenant je fais quoi ? Je le tue ? Au-delà des lois de ce pays, ai-je le droit de le tuer ? C’est la guerre, non ? Ce jeune homme est un soldat de l’armée ennemie. Cela dit, il semble qu’il n’ait rien fait de criminel, pour le moment. Il se peut qu’il retienne ma petite-fille contre son gré – ce qui serait criminel, incontestablement – mais il est assez clair désormais que c’est de sa propre volonté débile qu’elle a pris la fuite avec lui. Quoi qu’il en soit... Le jeune homme est un soldat ennemi en route pour le front. Tout guerrier adverse digne de ce nom devrait se sentir investi de cette mission : faire tout ce qui est en son pouvoir pour l’empêcher d’atteindre son but. Un Angliche tombant sur Fabrice Del Dongo à Waterloo a le devoir de l’embrocher, même si Fabrice n’est qu’un jeune écervelé, de manière à réduire d’une unité le nombre des guerriers ennemis. Point barre. Et ce n’est pas parce que ce jeune homme ne porte pas d’uniforme qu’on doit le laisser faire ; les règles de jadis n’ont plus cours et, de ce que j’en sais, il n’y a plus aucune règle de son côté, sinon celles, antédiluviennes, qui régnaient quand la torture, les massacres de civils, les viols et la mise en servitude massive étaient non seulement légaux mais obligatoires pour les combattants. Ainsi l’EI a établi un manuel d’instruction plein à craquer de sourates et de hadiths qui détaillent ce qu’un jihadiste peut faire ou non avec une femelle dont il prend possession. Par exemple. Le mode d’emploi islamiste de l’esclavagisme. Et du mariage. Des règles de ce genre...

Puis je regarde ce jeune homme et il me revient qu’il est le fils de quelqu’un. J’ai vu une interview de sa mère aux informations.

Explosive. Il faut l'applaudir d'avoir menacé de poursuivre les collabos, les compagnons de route indulgents et autres apologues conciliateurs. J'ai vu aussi une photo de son père. Anne le connaît, elle a travaillé avec lui, elle m'en a dit du bien, mais de telle façon – nerveuse, comme pressée de changer de sujet – que j'ai eu le sentiment qu'elle ne disait pas tout à son propos et je me demande pourquoi elle...

Stop ! Je me disperse. Je dois garrotter mon esprit indocile. C'est la guerre. Pense à *Charlie Hebdo*. Pense au Bataclan. Pense aux enlèvements et aux viols des femmes yazidiennes. Pense à ces connards de Boko Haram et à leurs gamins kamikazes. À quoi bon tenter d'humaniser un ennemi aussi inhumain, de faire quoi que ce soit d'autre que ce qui est nécessaire pour vaincre ces fils de pute ?

Reste qu'il y a une autre question : serais-je même capable de le tuer ? En ce moment précis, je n'en sais rien. Vraiment rien. Il était une très ancienne fois, je me suis retrouvé dans une situation où j'aurais pu tuer un homme. J'aurais pu, je dis, parce que ce jour-là, j'aurais probablement pressé la détente du fusil avec lequel je visais une certaine porte si un certain type l'avait ouverte. Parce que nous avions du fromage blanc dans la tête, à l'époque, nos cerveaux n'étaient pas finis. Oh, la cible était assurément un sale type, un capitaine d'industrie qui n'avait jamais eu à payer pour ses complaisances pour le régime de Vichy, mais je ne pourrai jamais décrire quelle gratitude je voue au destin qui a voulu, quand c'était à mon tour de rester posté quatre heures à la fenêtre, que le type ne se soit pas montré. J'aurais vraisemblablement tiré, bon petit soldat que j'étais alors, et l'aurais peut-être tué. Pour quoi ? Pour une histoire à la con de propagande par le fait blabla et de révolution blabla et de prolétariat blablabla ? Est-ce qu'un autre l'a tué ? me demanderez-vous. Non. Un autre a tiré, raté et plaidé devant le tribunal qu'il l'avait raté à dessein – peut-être était-ce vrai –, qu'il ne s'agissait que de lui donner un avertissement, d'attirer l'attention sur le fait qu'un collabo était non seulement toujours en vie et libre, mais qu'on l'avait laissé conserver une fortune acquise par son commerce avec les Allemands sous l'occupation nazie.

Donc, et maintenant ? Est-ce que je pourrais tuer, maintenant ? Je pense que je pourrais, pour cette cause-là je pourrais. Mais tuer

un jeune Poitevin perturbé ? Peut-être pas. Probablement pas. Et comment ferais-je ? Un couteau dans le cœur ? Un bon gros rocher grec sur la tête ? Non. Pas moi. Je n'ai jamais été très doué pour la violence. Et il me faut admettre que le peu que j'ai pu infliger ou subir était plutôt déclenché par l'alcool, l'alcool qui desserrait mes lèvres pour provoquer des gens plus violents que moi, l'alcool qui me conduisit une fois à lever la main sur une femme, après qu'elle avait levé – du moins je crois qu'elle l'a fait, je n'en ai jamais eu la certitude, compte tenu de la brume éthylique qui plane sur cette nuit-là – la main sur moi. Je l'ai giflée. Je crois que je voulais juste qu'elle s'arrête de parler ; je ne parviens pas à me rappeler ce qu'elle disait, mais je voulais qu'elle arrête de le dire. Une fois, deux fois... du plat de ma main ouverte. OK, peut-être même trois fois... Elle a baissé la main, levé la tête, m'a fixé avec des yeux vides et a relevé la main, mais pour la poser à cet endroit, entre son oreille et sa joue, où je l'avais frappée, elle est allée jusqu'au lit de cette chambre d'hôtel, s'est couchée, roulée en boule et a fermé les yeux. "Sophie, j'ai dit. Sophie, je suis désolé." Pas de réponse... Futé. Pas de pire punition à mon crime que le silence. J'ai essayé encore. "Sofia, allez, chérie..." Toujours rien. Je me suis assis près d'elle, j'ai caressé ses cheveux avec douceur, désagréablement surpris de voir qu'elle ne repoussait pas ma main. Avait-elle pu s'endormir aussi vite ? Je l'avais déjà vu ingurgiter bien plus que ce soir-là et rester sur pied tout en poursuivant son soliloque d'ivrogne. Elle avait la joue froide. Elle semblait... *Beaucoup trop calme*. "Sophie !" j'ai répété, plus fort, en la secouant par l'épaule. "Arrête ça !" Rien... Si j'avais été sobre peut-être me serais-je raisonné en me disant je ne l'avais pas tapée si fort, et j'aurais simplement attendu qu'elle revienne à elle. Mais saoul, je n'ai nullement pensé aux conséquences possibles de faire venir un témoin quel qu'il soit dans cette chambre et, fort heureusement, je suis passé directement en mode panique totale, empoignant le téléphone pour appeler l'accueil, hurler qu'ils fassent venir une ambulance, retourner m'asseoir près de ma petite amie et, oui, je le confesse, me mettre à prier à voix haute. "S'il Vous plaît, oh s'il Vous plaît, mon Dieu, s'il Vous plaît..."

Il s'est avéré que mes gifles avaient envoyé son cerveau cogner un peu trop fort contre la paroi de son crâne – elle avait une

commotion cérébrale sérieuse – et si je n’avais pas appelé et qu’ils n’avaient pas enclenché la procédure d’urgence pour soulager la pression sur place, à Limoges, ma foi... elle aurait pu mourir. La destinée m’offrait pour la deuxième fois un sacré soulagement. De quoi arrêter de boire, n’est-ce pas ? Eh bien non. Au contraire. L’affaire constitua une nouvelle preuve du niveau d’imperfection auquel j’étais tombé et ma performance piteuse ce jour-là va me hanter jusqu’à ma mort.

Et maintenant... On fait quoi ? Appeler les flics ? Non, ma petite m’a fait suffisamment confiance pour m’envoyer ce SMS et venir jusqu’ici, je respecterai sa demande de ne pas aller moucharder et je tenterai d’abord de découvrir ce qui se passe pour eux et entre eux, et comment ils se sont retrouvés ici.

Seraient-ils en train de se dégonfler ?

“Bon, j’ai l’impression que vous avez besoin d’en parler ensemble”, dis-je dans l’espoir de relâcher la pression. D’effacer les poignards des yeux du jeune homme.

“Pas besoin, dit ma petite-fille. On va juste jeter un coup d’œil et on pourra décider ce qu’on fait quand on aura vu... OK ?”

Ce *OK*, est-il pour moi ou pour le jeune homme ? Je le prends pour moi et je réponds “OK !”, en me mettant en route. “C’est par ici”, je leur dis, regrettant de m’écarter de la police du port, me tenant à ma résolution de respecter la confiance de ma petite. “Nous pouvons nous arrêter en route pour boire un verre ou manger quelque chose – vous avez faim ? – ou on va directement...”

— Directement”, coupe Philippe, c’est-à-dire Khaled, qui aurait pu tout aussi bien s’appeler Olivier ou Jean-Michel. Eh ben ! Ma petite-fille semble avoir remporté une manche et nous sommes en route pour la Villa Volcano. Je m’exhorte à marcher d’un bon pas et en ligne droite. Il ne faut pas qu’ils pensent que je suis vraiment saoul, même si je suis vraiment saoul et que je me dis qu’en arrivant à la maison, une dose homéopathe de raki me permettra de lisser tout ça. Après quoi, espérons que nous parviendrons à envoyer le jeune homme jihader tant que son petit cœur noir en aura envie, tout en me laissant ma petite adorée.

“J’ai le wi-fi”, précisé-je tandis que nous passons devant un café, bouclé jusqu’au printemps, sur les murs jaune Kodak duquel *FREE WI-FI* s’étale en lettres vert bouteille.

Ma petite opine du chef. “Chic ! m’accorde-t-elle gentiment.

— Là-haut, dis-je en pointant le doigt, vous voyez le mur avec le drapeau grec ? C’est ce qui reste du château des croisades dont je vous parlais, construit il y a quelque sept cents ans, et à côté, le machin tout blanc qui brille, c’est un monastère qui mérite largement une visite si quelques marches ne vous font pas peur.

— Oh”, dit ma petite. Ses yeux reprennent vie, peut-être commence-t-elle à retrouver l’île magique de l’été de ses sept ans et à s’extirper de l’entreprise sordide qui l’a ramenée au paradis, dans le but de l’emmener en enfer. Quand me sera-t-il possible de lui parler ? Le garçon devra bien aller se soulager à un moment ou un autre, n’est-ce pas ? C’est ça, je vais leur proposer une bière ou un thé en arrivant, histoire d’accélérer l’appel du petit coin.

“Vous aimez les chats ?” dis-je en me tournant vers le jeune homme, qui a décidé de se placer entre moi et ma petite-fille. Il hausse les épaules, concède un vague hochement de tête, en regardant droit devant lui, à travers moi. Tu me fais perdre mon temps, disent le haussement d’épaules et le hochement de tête, finissons-en. “Bien, si vous aimez les chats, la Grèce est *the place to be*. C’est comme s’ils étaient sacrés ici, comme les vaches en Inde et les félins dans certains pays musulmans, à cause de cette histoire du Prophète avec le chat dans sa manche, vous savez ? Ils sont tous dingues de chats, là-bas. Peut-être le fait que les Turcs soient restés ici si longtemps y est pour quelque chose, mais personne ne veut leur faire la chasse et ces petites crapules n’arrêtent pas de se reproduire, encore et encore... Regardez”, dis-je en montrant du doigt un gang de sept ou huit chats se prélassant devant une porte solitaire. “Vous voyez le gros vaurien tigré, au milieu ? On l’appelle Valmont, ou Val l’Empaleur. C’était un serial violeur, un vrai prédateur sexuel, vous verrez sa progéniture partout dans la ville. Mais quelqu’un a finalement dit basta et l’a fait opérer – il a fait une collecte pour payer l’opération, pour être exact – et maintenant, regardez-le, tout doux et tout docile, une mauviette d’eunuque qui ne fait

plus que traîner avec les filles. La castration... Cette ville n'en aura jamais assez. Que dis-je ? Le *monde* n'en aura jamais assez ! Je veux dire, imaginez comme tout irait mieux si l'on pouvait réduire drastiquement le nombre de testicules opérationnels sur cette terre. La guerre, par exemple... Croyez-vous que des eunuques banderaient devant des fusils et des bombes comme le font les gars normaux ?”

Et merde, mon français devient beaucoup trop aisé, et j'ai oublié mon accent.

“Comment est-ce qu'ils survivent ? demande ma petite-fille.

— Qui ça ? Les eunuques ?

— Les chats. Les gens leur donnent à manger ?

— Certains, oui. Eux, ils traînent là parce que la vieille dame qui habite cette maison les nourrit. Ils sont malins. Ils savent qui séduire et comment, avec leurs yeux de lynx, et leur côté adorables boules de poils. J'en ai deux dont je m'occupe, Hop Hop Hop, bien sûr, et une plus jeune que j'appelle Charlène ou Cha-Cha-la-souris. Elle a l'air d'une petite souris toute mignonne avec ses yeux ronds et ses grandes oreilles. Je crois que vous allez l'aimer.” Deux ? Mensonge. C'est plutôt cinq ou six que je nourris, mais j'ai honte de l'avouer, même devant des gens d'ici, étant donné que je peste depuis toujours contre la tolérance des îliens envers leurs clochards félines. Qui plus est, nourrir les chats errants, c'est vraiment un truc de vieux cinglé. Je ne suis pas si vieux que ça, merde, et que je sois pendu si je commence à me laisser aller à la vieille cinglerie.

Quand on parle du loup... Plus loin devant nous une voix s'élève : le vieux cinglé en titre de la ville tient audience. Comme les cloches de l'église, vous pouvez presque régler votre montre quand le vieux Vasilis prend place dans le square de la mairie, appuyé sur son déambulateur, et se met à pérorer sur l'état du monde et sur les pensées qui le traversent pour un auditoire proche de taille variable et toute autre personne présente dans un rayon d'une cinquantaine de mètres. C'est le comique de Mandraki, qui entre en scène à 10 heures tous les matins, sauf le dimanche. S'il n'y a personne, il se contente d'attendre un passant pour se lancer dans son numéro, et si ce passant est du genre féminin, grand-mère dans son châle noir ou écolière en



leggings mauve peu importe, sa verve montera d'un cran pour lui arracher un éclat de rire.

“C'est Vasilis, dis-je en voyant ma petite lever les yeux vers les brames. C'est l'heure de son show.

— Son show ?” demande le jeune homme. Aïe, je ne pensais pas qu'il écoutait.

“Mais oui, monsieur, en direct de Mandraki : le monde selon Vasilis ! Mais gare, il a un faible pour les jolies filles et il ne laissera pas passer celle-ci sans y toucher.”

Le jeune homme ne répond rien, paraît se concentrer un peu plus sur les dessins noir et blanc du sentier sagement pavé qui s'étire devant nous. Vasilis était déjà un personnage tapageur du voisinage il y a dix ans. Je me demande si Barbara se souvient de lui et je scrute son attitude pour déterminer si c'est le cas. Ah, j'entends rire. Parfait, Vasilis est toujours meilleur avec un bon public.

“Oh... Joie suprême, loué soit le Tout-Puissant ! De la chair fraîche, enfin !” s'époumone-t-il, ou quelque chose d'approchant, quand nous arrivons sur la petite place. Mon grec parlé reste approximatif. J'ai étudié, lu et même écrit le grec ancien, en mon temps, mais j'ai commencé celui qu'on parle aujourd'hui un peu trop tard pour le maîtriser vraiment. Ça va, je fais avec. “Ravi de voir que monsieur Béret s'est enfin dégoté un morceau de choix, poursuit-il. Eh oui, voilà un homme qui sait qu'il faut rester actif, sans quoi son machin se détache !” Ou quelque chose d'approchant.

Les trois hommes qu'il a coincés partent d'un gros rire, mais un quatrième qui est là avec sa femme se prend une bourrade dans l'épaule pour avoir ri avec eux, avant qu'elle l'attrape par le bras pour l'entraîner. “Un peu de retenue, vieux cochon”, lance-t-elle, ou quelque chose d'approchant, tandis qu'ils repartent avec leur panier d'osier plein de provisions. Malgré tout, elle sourit. Les gens ici sont prompts à sourire ; on a le sentiment qu'ils s'efforcent de ne pas détester leur vie, un phénomène nisyrote qui continue de m'émerveiller, si étranger à la France.

“Il est sans le sou et tu es assez jeune pour être sa petite-fille, déclare Vasilis à ma petite-fille. Pour l'amour de Dieu, ne gâche pas ta beauté avec cette antique relique !” Ou quelque chose

d’approchant. “Je te le dis, princesse, les Français ne savent pas prendre soin de leurs femmes. Regarde ce qu’ils ont fait à Jeanne d’Arc et à Marie-Antoinette !”

Vasilis ne semble pas avoir remarqué la présence du jeune homme qui se tient derrière nous. Tout cela s’adresse à ma petite et à moi. Barbara sourit, me regarde, revient à Vasilis, baisse les yeux. “Qu’est-ce qu’il a dit ? demande-t-elle en français.

— Oh Dieu du ciel, maudit sois-tu, elle est allemande ! hurle Vasilis d’un air épouvanté. Vite ! Sauve qui peut ! Les Allemands sont de retour !

— Tiens-toi tranquille !” lui ordonné-je, ou quelque chose d’approchant. *Toi, non bien faire l’homme fou !* Et à ma petite, je déclare : “Il vaut mieux que tu ne saches pas, et lui non plus”, en me tournant pour lancer un regard à l’autre, à ce jeune homme avec des poignards dans les yeux. On pourrait croire que ce sont les lames de la jalousie, mais je commence à penser que ce n’est pas si simple, qu’il pourrait bien s’agir de tout autre chose que le regard d’un amoureux possessif, que ce regard pourrait bien être celui d’un sociopathe investi d’une mission. Un soldat impétrant du Califat, à ce qu’en disent les journaux. Un connard qui, peut-être, se contrefiche que ma petite reste ou non en vie.

## II

### POITIERS

Barbara Séverin. Avait été dotée d'une imagination anormalement affûtée, d'une capacité surnaturelle à visualiser et à ressentir une situation une fois qu'elle s'insinuait dans son esprit. Avait parfois trouvé réjouissantes les visions déclenchées par ce don. En était malgré tout arrivée, au crépuscule de son adolescence, à considérer son imagination comme une malédiction plutôt qu'un don.

Face à quelques faits concrets et aux circonstances d'un événement particulier, elle avait du mal à ne pas éprouver la situation dans sa propre chair. Et de la même façon qu'elle avait du mal à rester sur un balcon ou un pont sans se voir et se sentir en sauter, lire le compte rendu d'un crime sordide suffisait à faire d'elle un témoin oculaire ou, pire encore, la victime du fait divers, encaissant le poing du mari malfaisant dans le ventre, la bouteille cassée sur sa tête par un voleur dans la rue, ou la vision fulgurante du train qui la pulvérisait après avoir été poussée du quai par un sans-abri désaxé. Souffle court. Sueur glacée. Cœur palpitant comme celui d'un lièvre effrayé... Et à présent, ayant échoué à éloigner de sa conscience ce qu'elle avait compris être les faits réels du massacre, l'horrible spectacle du 7 janvier tournait en boucle sur l'écran de son cerveau.

Deux jeunes hommes prêts à tuer et à mourir pour tuer. Deux jeunes Français, masqués de noir, brandissant un AK-47, l'accessoire omniprésent du jihad moderne. Des méchants unidimensionnels, des figures sinistres d'un jeu vidéo, jusqu'à ce qu'elle les situe dans cette rue, cette rue si typique de Paris,

où ils acquièrent une deuxième, une troisième dimension tandis qu'ils obligent une femme – une belle brune qui vient d'aller chercher sa petite fille à la garderie juste à côté, la dessinatrice de *Charlie Hebdo*, Corinne "Coco" Rey – à taper le code pour leur ouvrir la porte de l'immeuble. Pas de crèche municipale dans les jeux vidéo... Barbara imagine leur attitude, entend leur discours haché, qui répugne aux syllabes non essentielles, sait qu'ils ont très bien pu appeler la femme "m'dame", qu'ils lui ont peut-être même glissé un "m'ci" de circonstance une fois la porte ouverte, bien que certains disent qu'ils ont dû menacer sa petite pour obtenir qu'elle coopère. "Nous ne tuons pas les femmes", dira l'un d'eux à la deuxième femme qu'ils épargneront en haut, après avoir tué la chroniqueuse Elsa Cayat. Certains disent que c'est parce que celle-ci était juive qu'ils firent exception à ce précepte sanctionné dans une sourate ou deux. Barbara pense plus probable qu'Elsa Cayat a été tuée par accident, la tension terrible du moment ayant affecté la précision de leur tir. Barbara a vu la femme assise là, qui lève le nez de ses notes, par-dessus ses lunettes de lecture, à l'instant où les hommes en noir font leur intrusion irréaliste et actionnent leurs fusils sur l'homme assis à côté d'elle et... Un spectacle d'horreur. Insupportable. Qu'elle voulait sortir de sa tête.

Après avoir demandé où se trouvait *Charlie Hebdo* et tué Frédéric Boisseau, un technicien de maintenance qui s'était assis au bureau d'accueil, les hommes en noir avaient pris l'escalier pour aller tuer quelques-uns des auteurs de BD les plus célèbres de France au beau milieu de leur réunion éditoriale hebdomadaire, les membres de *Charlie Hebdo* qui s'amusent, jouissent de la compagnie les uns des autres, insultent leurs mères respectives, se disputent, rigolent... Selon leur habitude. C'est ainsi qu'ils vivaient et leur manière de vivre allait les faire tuer. Des tirs rapides dans la tête. Des exécutions professionnelles. Des vies longues ou courtes coupées en un instant. La cervelle, les os, le sang s'écrasant sur les murs et le sol tandis que les caricaturistes, les journalistes, les visiteurs, et le flic qui était là pour les protéger, Franck Brinsolaro, étaient descendus, l'un après l'autre. Un snuff movie.

Barbara avait vu suffisamment de films d'action pour imaginer les bruits. Cela dit, aux alentours d'attentats de ce type, les gens disent souvent qu'ils ont cru entendre des pétards, même

dans les endroits où l'on redoute précisément depuis des années une attaque de ce genre. Dans les films, les détonations sont toujours bien plus puissantes et sonores que des pétards. Restent les têtes qui tressautent et les corps qui basculent, les balles qui déchirent les fonctions vitales de ces gens déjà âgés – elle en a vu plusieurs parler à la télé, certains étaient plus vieux que son grand-père –, tout ça, elle ne le voit et ne le ressent que trop vivement. Quelques minutes de fusillade, puis *Allahu Akbar*, un mot sur le fait d'avoir “vengé le Prophète”, et ils n'étaient plus là... Presque. Il y a ce policier dans la rue, qui s'interpose, qui tente de faire son travail. Ils tirent, le touchent sans difficulté et, alors qu'il gît sur le pavé, l'un des meurtriers revient sur ses pas, lui demande s'il avait voulu les tuer. “Non, ça va, chef”, répond l'officier à terre. Quelqu'un avait filmé la scène du haut de l'immeuble avec son téléphone et Barbara avait commis l'erreur de regarder la vidéo quand elle avait été diffusée sur internet. Elle était floue, mais pas assez, et son imagination avait complété par des détails que le film ne donnait pas. Le flic à terre prononce ces mots la main tendue. “Non, tout va bien, mon ami, dit la main tendue. Pas besoin de salir ton âme davantage en me tuant.” Un geste naturel, un homme qui tend la main vers un autre, l'homme blessé à terre espérant peut-être un petit reste d'humanité chez l'homme qui tient le fusil. Et l'homme qui tient le fusil répond à l'homme qui est à terre d'une balle dans la tête.

Cette dernière image était la pire. De toutes celles qui raclent incessamment son esprit ces jours derniers, qui apparaissent, parfaitement nettes, comme si elle les avait vues elle-même, l'exécution d'Ahmed Merabet était la plus douloureuse à vivre et la plus difficile à réprimer. Et toujours cette question à laquelle Barbara ne trouvait de réponse, qui brûlait son cerveau : comment ces deux jeunes hommes avaient pu faire une chose pareille, tout simplement. Elle savait bien comment *eux* justifiaient leur acte, mais cela ne suffisait pas. De même qu'il n'était pas suffisant de dire qu'ils étaient mauvais et que nous étions bons, ou en tout cas meilleurs. Il lui fallait plus que ça. Il lui fallait pouvoir s'expliquer comment un être humain pouvait faire une telle chose à un autre être humain et, pour le moment, elle n'y parvenait

pas. Tout le monde disait qu'il y en aurait d'autres, qu'il y aurait d'autres tueurs suicidaires, pourtant les auteurs de ces meurtres n'étaient pas des criminels ordinaires, et n'étaient pas fous, apparemment, alors pourquoi ? Pourquoi le faisaient-ils ? Comment pouvaient-ils le faire ?

*La Mort dans l'âme.* C'était l'expression qui tournait à présent dans sa tête. C'était aussi le titre d'un roman de Sartre qu'elle avait remarqué chez elle, il y a longtemps, prenant la poussière sur les étagères. Un titre qui l'avait intriguée bien avant qu'elle ne lise son premier livre pour adultes et, même si elle n'avait toujours pas lu celui-ci et ignorait à quoi le titre faisait référence, elle avait adopté la formule pour décrire un certain état d'esprit, celui dans lequel elle se trouvait en ce moment : Barbara se rendait à la manifestation la mort dans l'âme. Bien sûr, les crimes des jours derniers étaient innommables, mais les autorités constituées paraissaient appeler les gens à descendre dans la rue pour de mauvaises raisons. Tous ces discours sur les valeurs républicaines de la France et la défense de la liberté d'expression la mettaient mal à l'aise, la chargeaient de ce poids sur le cœur – peut-être même cette ambivalence, cette réticence – que le titre de Sartre lui semblait vouloir suggérer. La manifestation du 11 janvier fut celle, dit-on, de “toute la France contre le terrorisme”, mais que tout le monde soit d'accord sur tout lui paraissait anormal, et que tout le monde s'accorde à défendre ces dessins n'avait pas l'air juste. Barbara savait qu'une large part de la population ne se sentait pas solidaire des dessinateurs assassinés, ayant vécu leurs dessins blasphématoires comme des attaques personnelles. N'ayant jamais eu elle-même de conviction religieuse, ce n'était pas un sentiment qui suscitait spontanément son empathie, mais qu'elle était arrivée à comprendre intellectuellement : ces gens avaient si souvent exprimé leur douleur et avec une telle véhémence qu'elle était bien obligée de croire à son authenticité. Ces gens avaient été *blessés*.

*Blessés.* Khaled voyait quel défi cela représentait pour elle, combien elle avait eu à plier, tordre et replier ce terme pour le faire entrer dans son cerveau. “OK, disait-il. Tu n'as pas ce type de croyance, mais imagine que quelqu'un quelque part assène

que les races ne sont pas égales, que les Africains ne sont qu'à peine un échelon au-dessus des singes. Tu te sentirais mal en entendant une chose pareille. Ça te *blesserait*." Barbara l'admettait sans difficulté. "Tu te sentirais blessée. Tu le recevrais comme une violence faite à ton être même, tu ne crois pas ?" Elle avait acquiescé de la tête, mais elle n'en était pas certaine. Dire des choses monstrueuses n'était pas tout à fait la même chose que frapper son être même, mais elle avait tout de même acquiescé. "Eh bien, c'est ce que ça fait aux musulmans quand ces gens s'en prennent au Prophète, la paix soit sur Lui. Je ne dis pas que c'est bien de les tuer. J'explique juste pourquoi quelqu'un peut vouloir le faire. Je veux dire, c'est important de comprendre ce que ça nous fait, et à quel point ils se fichent de ce que ça nous fait. C'est ça, leur violence. C'est comme ça que, d'une certaine façon, ils sont eux-mêmes des terroristes. Tu connais cette expression : *la plume est plus forte que l'épée* ? Si c'est vrai, ça veut dire qu'on peut tout à fait blesser quelqu'un avec un stylo."

Ce que ça *nous* fait... Khaled disait qu'il était musulman. C'était nouveau. Ils étaient à l'école ensemble depuis cinq ou six ans et elle n'avait jamais pensé à lui comme à un musulman, pas plus qu'elle ne se voyait comme une chrétienne. Le nom de Khaled était Lejude. Son père avait été professeur de français au collège dont la mère de Barbara était toujours principale adjointe. Elle savait que la mère de Khaled était plus ou moins algérienne, ou était-ce marocaine ? Quoi qu'il en soit, elle avait croisé cette femme deux ou trois fois, et la croyait aussi peu religieuse que n'importe quel autre Français. Maintenant elle s'interrogeait... Khaled Lejude. Elle l'avait toujours connu comme "Kali", mais depuis cette année, leur dernière année au lycée, il avait demandé qu'on l'appelle par son vrai prénom. Khaled.

"Tout le monde y va, ma chérie, lui avait dit sa mère. Il y a des fois où il faut juste ne pas se poser de question et faire ce qui doit être fait.

— Tu veux dire faire ce que tout le monde fait ?

— Non, bien sûr que non. Mais qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de mal à témoigner de la solidarité à des gens qui ont été